

FABRIQUER UNE FEMME
ROMAN
MARIE DARRIEUSSECQ

Le destin de deux copines ados que tout oppose, dans des années 1980 reconstituées avec grande justesse.

TTT

Balzac, aussi, aimait de livre en livre ressusciter certains personnages. Non que Marie Darrieussecq, 55 ans, ait son ambition d'écrire une *Comédie humaine*, juste, peut-être, de densifier quelques-unes de ses héroïnes sœurs sous de nouvelles complexités. Ainsi se retrouve-t-on à Clèves, la bourgade de son enfance réinventée, au Pays basque. Ainsi redécouvre-t-on deux amies adolescentes, Rose, la jeune bourgeoise sérieuse, et Solange, la dévergondée aux parents divorcés et paumés. On les avait rencontrées à d'autres moments de leurs existences dans *Clèves* (2011), *Il faut beaucoup aimer les hommes* (2013), *La Mer à l'envers* (2019). Elles ressurgissent dans la France bordelaise et parisienne des années 1980, via le Londres de Margaret Thatcher. La sexualité s'est libérée mais est apparu le sida. Les jeunes nés après Mai 68 apprennent à militer contre la loi Devaquet (1986) mais dansent aux Bains Douches. De ses drôles de paragraphes informels et pourtant sculptés, de son écriture sonore et visuelle, si magiquement enracinée dans l'endroit, l'époque qu'elle



Au cœur d'une décennie festive en apparence (soirée Zoopsie hip-hop, à Bobino, Paris, en 1989).

décrit, Marie Darrieussecq dit admirablement la France urbaine et néorurale des années mitterrandiennes, les désarrois et extravagances d'une génération aux lendemains qui ne chanteront plus, au « progrès » défunt.

Enceinte et mère célibataire à 15 ans – après une scène d'accouchement d'apocalypse... –, Solange se rêve comédienne hollywoodienne. Et se bat, même si elle a tout d'une victime : pauvreté, enfant handicapé qu'elle préférerait mort. À travers ses yeux et ceux de Rose, bientôt psychologue et sage mère de famille mariée à son amoureux de lycée, se jouent, au fil des pages, deux destins de femme d'avant #MeToo – il n'y a pas si longtemps –, quand règnent encore avec superbe machisme et patriarcat. Féministe ardente, Marie Darrieussecq ne nous épargne rien de leurs tourments, un

peu les siens en ces temps-là ? Son dernier roman est une sorte d'incantation à un devenir féminin en marche, mais toujours fragile. Mises en miroir sans concession, Solange et Rose sont amies sans rien de commun entre elles. Sauf cette angoisse, ce désir farouche de rester vivantes, à l'abri des crises et séismes de nos aujourd'hui.

Solange tourne désormais à Los Angeles, où la terre menace sans cesse de trembler. Comme tout tremble, déjà, dans ce monde incertain. À la première très mondaine du film où l'a dirigée son amant acteur et cinéaste, elle ne se voit pas à l'écran, coupée au montage sans avoir été prévenue. Heureusement que Marie Darrieussecq donne violemment chair aux invisibles. Et grâce. Et résistance.

– Fabienne Pascaud
| Éd. P.O.L. 330 p., 21€.

C'EST DANS L'AIR

« Jusqu'où peut-on aller en littérature ? » Virginie Linhart interroge avec brio son propre cas.

Dans *L'Effet maternel*, paru en février 2020, l'autrice et réalisatrice VIRGINIE LINHART faisait un pas de côté par rapport à sa méthode de travail habituelle consistant, dans ses documentaires (*68, mes parents et moi*; *Après les camps, la vie*) comme par écrit (*Le Jour où mon père s'est tu*, *La Vie après*), à préférer toujours le « nous » au « je », à n'évoquer son vécu ou celui de ses proches qu'en les mêlant à d'autres prises de parole, d'autres témoignages. Dénué de

cette dimension chorale, *L'Effet maternel* s'offrait comme le récit de sa relation à la maternité, de sa solitude quand, vingt ans plus tôt, elle avait été quittée, enceinte, par le père de l'enfant qu'elle portait, mais aussi de sa propre enfance, dans l'ombre d'une mère jalouse de son indépendance jusqu'à l'égoïsme le plus pur. Quelques semaines avant la parution du livre, sa mère et son ancien compagnon engagèrent une procédure pour le faire interdire, au nom de l'« atteinte à la vie privée » – une tentative de censure préalable à laquelle la justice se refusa, rejetant le référé.

UNE SALE AFFAIRE est le récit minutieux de ces semaines sous tension, l'exposé de la somme des réflexions qu'a suscitée, chez Virginie Linhart, cette potentielle

obligation de retrancher quelque soixante-dix pages de son livre. « De quel droit peut-on m'interdire d'écrire ma propre histoire ? » s'interroge-t-elle. De quel droit l'empêcher de raconter sa version de l'histoire telle qu'elle l'a vécue et comprise ? La réponse est passionnante et multiple. Juridique, bien sûr, mais pas seulement. Sous la plume franche, précise, sensible de Virginie Linhart, elle est aussi intime (« Être condamnée au silence. Le silence. Ce contre quoi je me suis toujours battue ») et esthétique (« Jusqu'où peut-on aller en littérature ? ») Et dépasse son propre cas pour embrasser le genre autobiographique même.

– Nathalie Crom
| Éd. Flammarion, 184 p., 21€, TTT.